

Michel Bousseyroux

Suites et fins

Suites et fins au pluriel : c'est le cas de le dire en ce qui concerne l'analyse de l'Homme aux loups, dont on peut évaluer les retombées tardives depuis la publication en 1971 – il avait plus de 80 ans – de ses souvenirs recueillis entre 1958 et 1970 par Muriel Gardiner, ainsi que de ses entretiens entre 1974 et 1976 avec Karin Obholzer. On connaît les suites de son analyse avec Freud, comment et pourquoi ce dernier en a pressé la fin et comment et pourquoi il a préféré par la suite le diriger vers un second divan, celui de Ruth Mack Brunswick.

La fin de l'analyse avec Freud était un commencement, le commencement du pire : elle coïncide avec l'assassinat de François-Ferdinand le 28 juin 1914, d'où s'ensuivirent la guerre puis la révolution bolchevique qui allait faire perdre au Russe d'Odessa sa patrie et toute sa fortune, ravivant en lui la béance imaginaire du phallus. À lire le compte rendu que donne Freud de cette analyse en octobre 1914, on mesure à quel point dans cette analyse il a fallu que le désir de l'analyste passe en force. Que l'analyse avec Freud ait pris fin tient à Freud, à son désir d'analyste, qui aura été de faire passer l'histoire de la névrose infantile de Serguéï Petrov au réel.

On sait que Freud tenait beaucoup, parce que c'était sa pièce à conviction contre la théorie de Jung, à la véracité chronologique de sa reconstitution de la scène primitive à partir du rêve des loups blancs perchés sur un noyer, lequel donne à lire, dit Lacan, « la structure du fantasme à l'état pur », avec sa fenêtre grande ouverte qui fait pour le sujet entrée dans le réel – laquelle reste encore à forcer, son bouchon d'angoisse étant à forer.

Mais ce n'est pas le fait que le petit Serguéï ait été réellement témoin, à 1 an et demi, par une chaude après-midi d'été, à 5 heures, d'une sieste, crapuleuse ou non, entre ses parents, qui prouve le réel.

La passe au réel dont Freud s'est fait le passeur a pu se faire grâce au dernier rêve de cette analyse, celui où S. P. rêve qu'un homme arrache ses ailes à une *Espe* et où, dans l'énoncé du rêve, l'esp d'un laps, s'élide le W de *Wespe* qui soudain donne à entendre à S. P. qu'il prononce ses propres initiales. Cette lettre W est certes le W de *Wolf* (loup) et elle redouble le V romain de la cinquième heure du fantasme. Elle chiffre, en particulier dans la phobie des papillons aux ailes en forme de poire, la jouissance sexuelle comme jouissance d'ouverture et de déchirure. Mais ce n'est pas par là, ce n'est pas par le sens qu'ont les nombres jusqu'à 6 maximum, comme le soutient Lacan¹, que ce nombre V est, comme le W qui l'élève au chiffre, du réel.

Une chose est la fonction de jouissance sexuelle que dénonce le sens du nombre apparu avec le dessin du rêve de l'arbre couvert de cinq loups. Une tout autre chose est la fonction de réel que prend, comme signe de la jouissance opaque de l'Homme aux loups dans son rapport à sa mère, la matérialité graphique de la lettre W comme porteuse d'un savoir joui hors sens. Certes, on peut toujours déchiffrer le sens joui du désir dans le rêve de l'*Espe* comme un « Je m'arrache à Grouscha et à sa menace de castration » (ce que fait Freud), ou bien comme un « Arrachez-moi, S. P., à l'emprise de ma mère ! » (ce que fait Leclaire). Mais, au-delà, ce qui émerge du mi-dit de ce rêve, c'est l'inconscient réel, savoir sans sujet *mais pas sans signe-à-taire*, dont S. P., l'esp d'un laps, signe *sonorement* (« Espe ») le poème ! Quel aura été l'effet de cette signature de fin (provisoire) d'analyse avec Freud ? Son effet majeur aura été, probablement, de nouage au cinquième rond de l'angoisse, celle-ci y prenant alors sa fonction nodale, comme *nominatrice* du réel.

Dix ans plus tard, ce réel fait retour sur le corps de l'Homme aux loups, sur le bout de son nez et à travers le miroir, lieu topique de la faux du temps. La régression topique au miroir mortifère fut déclenchée par le fait qu'en juin 1926 Freud demanda à l'Homme aux loups de lui confirmer par écrit l'exactitude du récit du rêve des loups. Celui-ci lui répondit qu'il confirmait et ajouta même, à l'appui, deux souvenirs d'enfance où il est question de castration. Très vite explose alors un délire de persécution, centré sur un professeur de dermatologie qui lui a annoncé que sa cicatrice blanche sur le nez

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 554.

était impossible à effacer. Il suffira de cinq mois d'analyse avec Mack Brunswick (en analyse et en contrôle avec Freud), qui sut faire montre, dit Lacan, de ce que les Chinois appellent la douceur malléable de la femme, bienvenue dans la manœuvre du transfert psychotique, pour qu'il guérisse de ce délire qui avait pris la forme d'un discret pousse à la femme (il utilisait compulsivement le miroir de poche et le poudrier de sa femme).

Le remarquable de cette seconde tranche d'analyse est que l'analyste y a réussi non seulement à démanteler l'identification de l'Homme aux loups au fils préféré de Freud mais aussi et surtout à briser l'icône qui aliénait l'analysant dans un fantasme masochiste de Pietà. Lacan voit juste quand il examine le cas de l'Homme aux loups dans son séminaire de 1952-1953 : Ruth Mack Brunswick a réussi là où la sœur, à la fois trop proche de lui et trop proche du père, avait échoué. Ruth Mack Brunswick dira en 1945 que cette analyse avait apporté un matériel nouveau et des souvenirs jusque-là oubliés concernant sa sœur aînée Anna. Un rêve de fin de cette tranche d'analyse, où l'analyste est figurée en page de théâtre que le sujet embrasse sur ses genoux, fait passer à l'inconscient cette jouissance de transfert à l'analyste en place d'Anna, passage à l'inconscient à partir duquel l'Homme aux loups retrouve une position active virile qui, en le sortant de la jouissance passivante paranoïaque, traduit une satisfaction de fin.

Cette jouissance en miroir avait son empreinte littérale dans un jeu d'enfant que l'Homme aux loups relate à la journaliste Karin Obholzer. Anna, qui avait toujours peur d'avoir le nez rouge, jouait à demander sans cesse à son petit frère : *Esanetor* ? C'était le palindrome de *rote Naze*, nez rouge en allemand. Or, la finale *tor* de ce mot de passe est, relèvent Nicolas Abraham et Maria Torok, un signifiant de *lalangue* maternelle russe qui est le passé d'un verbe qui, en russe, est homophone de « sœurette » et qui signifie froter, blesser, polir.

C'est donc bien dans cette scène en miroir des jeux interdits de l'enfance que se jouait déjà, vers l'âge de 3 ans, dans la commutation entre le T et le R du son *rot* de l'allemand au son *tor* du russe, la passe précoce à *lalangue* – à *lannalangue* – du petit Serguéi.

13 juin 2011